

Patrick Rako Anne Darlet

L'écrin aux épines d'oursin
ou histoires vraies de la folie



Patrick Rako - Anne Darlet

L'écrin aux épines d'oursin

ou histoires vraies de la folie

Textes et illustrations : Patrick Rako

Postface : Anne Darlet

Juin 2004

Chapitre 1

Bientôt, je serai publié : depuis plus de quinze ans, je lance des bouteilles dans l'océan de la littérature ; or, c'est la première fois qu'une bouteille me revient chargée des preuves de l'existence d'un autre monde. Celui du mur conscient. C'est donc la première fois que j'écris en étant sûr d'être lu par des gens que je ne vois pas. Mon cœur est soulagé. Je n'ai pas oublié mon rêve. Il inonde encore mon âme, maintenant je le sens qui irradie mes membres, se mêle aux éléments de mon sang, prêt à cautériser une plaie, compenser une anomalie génétique ; illusoire rêve qui, au milieu de mes cellules, au niveau même de la structure des molécules, ne se différencie pas de l'énergie qui met en orbite les électrons que j'ai dans le corps. J'en suis sûr maintenant, et ce soir non plus je ne céderai pas à la tentation et, je le sais, à l'illusion qui consiste à ne plus vouloir autre chose que repeindre les murs avec ses veines, quand tout a fui et qu'il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à l'hôpital psychiatrique, soit d'échapper au dernier mur, celui-là bien visible, que vous a pitoyablement offert le monde.

Là-bas, à l'hôpital, dans la chambre d'isolement, mais tout aussi bien ici, au sein de l'espace littéraire qui a toujours représenté pour moi le lieu même de la folie ; mais là-bas, quand vous m'aviez humilié au point de m'interdire et l'usage de mes membres, que vous aviez entravés, et l'usage de mon cerveau,

que vous aviez déconnecté de toutes ses facultés, je vivais intérieurement l'effacement de mon ego. Ne restaient que les pages des livres que vous n'aviez pas lues. Elles constituaient mon capital mental, un labyrinthe réel, invisible certes, mais pendant que vous trituriez mes neurones, labyrinthe dont je savais qu'il existait en dehors de moi, je veux dire que je pouvais périr entre vos mains, vous abandonner mon corps, même si cela était à regret, dans le désespoir absolu, désolé de n'avoir jamais senti comme ce soir, le mur conscient ; mais j'étais ce que je suis un peu plus maintenant : immatériel. Cela seul me donnait quelques forces car ainsi était et a toujours été mon pari sur la mort.

Fait étrange, quand vous me libérez et que je revenais chez moi et relisais ce que j'avais écrit avant même de connaître l'enfermement, je n'y voyais rien à changer. Seulement, sans le savoir vous n'aviez fait qu'augmenter mon trouble. Certes mon travail d'écriture est autobiographique, dans la mesure où je me sers de mon expérience pour créer mes personnages, mais lorsque ceux-ci s'expriment quand bien même il s'agit d'une narration à la première personne, je dis « je » en ayant conscience de dessiner un personnage. Aussi, le narrateur omniscient, celui qui est perceptible par le lecteur lorsqu'il y a présence d'une description dans la texte – car les personnages d'un roman ne décrivent pas eux-mêmes les lieux où ils évoluent à moins de recourir à une narration subjective – et bien, le narrateur omniscient, dans mes deux premiers livres, est absent. Il n'y a que des personnages qui se font narrateurs de leur propre vie. La langue n'y est pas, en dernière analyse, l'origine d'un écrivain éclairé, le monopole de l'intellectuel. Aucune convention ne la régit fondamentalement. Ce qui en fait une écriture libre et déchaînée.

Or, dans les deux premiers livres : « *le sentier suprême des âmes bleue* »' et « *le crépuscule de la littérature* » règne le *delirium tremens*, appellation détournée de son sens premier. En effet, le *delirium tremens* est un délire aigu accompagné d'agitation et de tremblements provoqués par l'alcoolisme, spécifie la médecine. Mais loin de n'être que cela, les personnages du livre s'en servent pour désigner et re-qualifier le fameux *spleen*, qui sembla toucher les descendants d'une génération de nobles en déclin et que décrivaient les écrivains dits « romantiques » dans l'Europe du XIX^{ème} siècle. Ainsi le *delirium tremens* ne coïncide pas exactement avec le *spleen* : il

n'est pas seulement l'expression d'un vague à l'âme, d'un mal symbolisé par un désir inassouvissable, ni d'une langue qui semble se délecter ou se désespérer de l'écart - que rien ne comble sinon la littérature ? - entre l'espoir et le réel.

Non, le *delirium tremens* désigne l'affection mentale qui touche aussi bien l'aliéné que « l'automate », soit l'homme (trop bien) adapté à la vie sociale. Et pour cause, chez l'un comme chez l'autre de s'opérer au plus intime de l'être un sevrage : celui de la substance toxique qu'est l'illusion. Les deux personnages centraux, Alexandre et Zénéto, amis inséparables, espiègles et totalement insolents, défendent donc l'idée du délire comme poche de respiration, comme voie de résistance face à l'oppression sourde et aveugle d'une machine dont les effets sont redoutables et d'autant qu'ils restent impensés.

Ce délire salvateur si on ne l'a pas compris dans « *le sentier suprême des âmes bleues* » est clairement assimilé à la littérature elle-même dans « *le crépuscule de la littérature* ». Là, Alexandre s'y est affranchi la tutelle de Zénéto, son mentor littéraire, qui ne touche jamais une plume. Alexandre se veut homme qui décode, tel qu'ainsi, il imagine qu'on doit être artiste. Alors, en se faisant médiateur des différents niveaux de réalité, il cherche à faire de l'art, ce lieu refuge d'une réalité invisible pour les automates, une réalité énigmatique et sous-jacente structure mécanique du monde perceptible qu'est « *l'univers des signes* », autre part duquel l'homme n'a jamais su vivre : s'entourant de mots pour désigner son environnement, défrichant la nature pour la peupler de signes de son existence éphémère. Univers aussi circonscrit par l'impensable, et au seuil duquel Alexandre cherche à se tenir, comme tout artiste croit-il, pour quittant presque l'univers des signes sentir... les signes de l'univers. Cet esthétique le conduit à transgresser les conventions à un tel point qu'il se retrouve enfermé... lui aussi. Mais combien d'années avant que je ne le sois moi-même réellement ?

Voilà un de mes troubles. J'ai bientôt trente et un ans. Nous sommes en 2004. La première fois, lors du premier internement, je devais avoir vingt-deux ou vingt-trois ans - et cela n'a jamais cessé depuis. A vingt-quatre ans, j'avais déjà établi le plan et écrit quelques textes de « *l'univers des signes, les signes de l'univers* », essai poético-philosophique sur la question : qu'est-ce que l'art ? Les extraits suivants proviennent

des deux premiers livres. Donc vers dix huit ans, peut-être dix neuf, pas plus, souvent moins...Or mon sentiment n'a pas changé. Mon dégoût est intact. Intact aussi mon mépris. Seulement aujourd'hui je sais. Je suis Alexandre. Je suis Zénéto. Et en même temps, je les regarde à présent avec amusement, tel un grand frère.

De la bouche d'Alexandre, dans la première mouture de l'introduction du « *sentier suprême des âmes bleues* » dont, dans la version finale il n'a été retenu que le dialogue et le poème présentés dans le livre comme s'ils avaient été le fruit d'une écriture à deux mains entre Alexandre et Zénéto :

Chapitre 2

Le delirium tremens :

- le quoi ?

Le delirium tremens :

- un jeu ?

Non, le delirium tremens :

- la règle ?

Chatouiller les étoiles, remplir un mot de tous les abus, dépenser le moins de verbe et n'atteindre aucune idée, écrire et laisser pisser le cerveau comme l'ange de la fontaine sans miracles.

Le but :

- aucun

L'intérêt :

- néant

La méthode :

surréaliste bien sûr, mais en faisant encore plus bête. Juste pour voir si l'esprit anéanti libre et jeté à ses vices aurait intérêt, même en désordre, à se précipiter sur la beauté. Cette phrase ne veut rien dire. C'est tout juste ce qu'il fallait pour débiter le delirium tremens.

A toute allure, jeter des mots inutiles et disgraciés, comme un tapis persan déroulé sans vergogne dans un escalier à ligne,

dont les motifs représenteraient une mosaïque, assemblée sous les ordres d'un tyran et peinte sur le modèle d'un tyran doublé de folie.

Le tout mélangé dans un verre solitaire de vin, au long corps de braises osseuses, et sous un regard attendri, sans cerveau, sans malice et tout empêtré de liberté, des yeux qui épuisent leurs vagues de rêves sur des mots au choc métallique, au lyrisme vibrant, comme des pièces d'argent tombées sur des coussins.

Et l'œil glisse, roule, perdu dans la foule de fous furieusement fervents de syntaxe crispante, stridente, hurlante, comme la scie de la lime à dents sur l'ongle ou sur le nerf de la gencive en sang, vibrante de crispations incontrôlées.

Il lit entre les signes des étangs, du lac, sur le corps épineux duquel le soleil impressionné de tâches multicolores s'incendie, explosant l'eau dans toutes les gammes piquantes, basses et hautes, du registre pointu de l'arc en ciel : aveuglement, étincelle.

Il ne faut rien retenir (comme à la prunelle de ses orbites, sans yeux), ne rien relire, pas même à claire voix haute comme le chant du roc agonisant sous une cascade d'absurdités, et ne racler sa gorge (pleine de triste papier, de biscottes écrasées, déchirées) que dans la grotte gigantesquement noire de solitude décrépée. Parce qu'en cet endroit son rôle lui appartient, et à lui aussi la beauté odorifique de son songe d'eau fuyante.

Coule œil, coule, déchire l'inutile lambeau de chair qui fait de toi, même damasquiné d'illusions courbées, le rubis oublié, incrusté, minuscule, dans un visage de fer, d'alliance, cousu au chalumeau des idées, à la laideur sans âmes.

Tu glisses sur le cou d'un fou à guillotine, et la folie vaut bien une lame à tranchante lame, puisqu'il est de coutume de biseauter sa peau pour se mirer dans le filet d'argent qui en déferle, et se rassurer de constater que le visage est rouge, reflété dans du sang. Le sang vient d'un homme et cela suffit à justifier la répression de toutes folies.

Qu'est ce que la folie au fait ?

Qu'est ce qu'un fou ?

Une ombre cramoisie qui aurait sous le soleil jeté son corps contre un mur, comme une grenouille sous un train ?

Un regard de braise qui fouille une glace avec fureur et ne voit que la glace ?

Un serpent à deux têtes qui, tendu à égale force dans deux directions opposées, aurait cuit sur le sable à force d'immobilisme ?

Ou peut-être un sous-homme qui le serait devenu juste pour n'être plus un homme ?

Qu'importe puisque demain, comme jadis, déversera sa cargaison d'arrivistes fous, répandus sur les quais des gares abandonnées, depuis les soutes insalubres des caravelles égyptiennes, comme la peste. Ils cracheront, comme des expectorations, le venin transparent de leur déraison, en attendant un siècle ou la prochaine cargaison, pour être élus « virus national ».

Qu'importe la folie colorée des longs couloirs, dévêtue, dans les asiles où l'on ne crée pas, où l'on s'amuse juste à vivre et où l'art n'a d'autre attrait que le bruit de sa fureur, la naïveté de sa pudeur sale.

Je crois que je serai toujours une roue édentée, lançant des éclairs, roulant sur le rail incertain et sans fin, et ne s'arrêtant à aucune gare. Je ne suis ni fait pour les maisons de fou, ni fait pour les honneurs. En somme, condamné à jalouser les mots bien faits et à errer dans le cimetière de la littérature, sans réussir à m'y creuser une tombe.

Ma littérature est sale, je le sais. Ma peinture est cruelle pour la vue, elle vomit l'espace au point de vouloir sortir du papier pour le mordre. Elle n'a d'esthétique que sa cruauté, l'énergie de son mouvement illusoire, la ridicule urgence de ses moyens précaires d'expression. De l'encre, une plume, des rubans de couleur adhésifs : une armée vaincue qui, à genoux, croit encore renverser l'univers comme un gant, je le sais.

Mais si vrai que j'ai quelque chose à voir avec l'art, si je suis cruellement insatisfait de perfection, assailli de craintes de n'en être jamais assez comblé, si vrai que je trouve belle la phrase « les miroirs et le ventre des femmes sont exécrables parce qu'ils multiplient le nombre des hommes ».

J'en arrive à renoncer à la beauté même, à m'horrorifier de ne penser qu'à mes petites horreurs de dessins. Jamais le cadre de mes yeux, même accueillants, ne suffira ; parce qu'elles déborderont toujours et qu'en fin de compte, il manquera, cruellement et toujours, les yeux des autres pour recevoir le trop-plein.

Je souffre d'avoir encre en moi, comme une lame, le sentiment aigu que l'art ici ne souffre pas d'une pénurie de mains qui tracent, de mains qui peignent, de mains qui jouent de la musique, mais bien d'yeux, pour s'intéresser à elles, comme si Narcisse se perdait dans un désert au sable aveugle. Les yeux en viendraient à rougir de folie.

Alors, quand je suis silencieux, crois-le si tu veux, que mes yeux de tyran expulsent des lances effrayantes, hérissées de piques tout du long, que mes naseaux crachent ce qui me reste d'humanité, au point qu'il ne subsiste qu'une forteresse vide, en ruine :

je ne pense qu'à cela,
je suis réellement méchant, réellement désespéré,
et prêt à tuer un homme.

Tels sont les vents mauvais du delirium tremens.

Chapitre 3

Extrait du *Sentier suprême des âmes bleues*.

Ce qu'il y a à savoir : les deux personnages, Alexandre et Zénéto, sont dans l'appartement familial d'Alexandre. Ils entrent dans la salle de bain, continuant leur conversation qu'ils enregistrent au magnétophone.

L'extrait présenté ici est la version définitive, mais non totalement expurgée de ses fautes d'orthographe.



- Quoi ? Comment le delirium tremens ? Mais qu'est ce que tu veux que je te dises ? Je ne comprends déjà pas pourquoi tu m'as amené ici. On était pas mieux dans l'salon ?

- Pourquoi, tu n'aimes pas ma salle de bain ?

- J'ai pas dit ça, Alexandre. Ta salle de bain je la connais par coeur. D'ailleurs je ne crois pas qu'on puisse encore appeler ça une salle de bain. Enfin merde quoi !, j'ai pas envie de m'enliser dans ce bordel et dans cette puanteur. Je préfère encore le salon. Tu peux comprendre ça quand même ?

- Mais, je ne t'ai jamais dit le contraire. Moi non plus j'ai pas envie d'y passer la soirée. Je veux juste qu'on se lave, qu'on se change et qu'on sorte de là au plus vite. Tu n'y vois pas d'inconvénients ?

- Mais j'ai aucune envie de m'doucher ici, figure toi. J'ai assez donné comme ça. L'eau froide et les morceaux de mur qui tombe dans la baignoire, c'est fini pour moi. Ca ne m'amuse plus ... Écoute ... je ne dis pas ça méchamment. Toi aussi tu devrais changer d'air. Je sais pas moi, c'est pas bon de vivre comme tu l'fais. Et tu ne peux pas dire que je ne sais pas de quoi je parle, non ? Écoute Alexandre, ne te vexes pas. C'est pas contre toi que je dis ça. Mais je ne me sens pas bien dans cette salle de bain. Il y a quelque chose qui me met mal à l'aise, c'est tout. Alors si tu me promets que l'on ne vas pas y passer une plombes, je te promets qu'on finit la soirée sur les chapeaux d'roues. On va où tu veux et c'est moi qui paye. Mais on reste pas ici. Ca te vas comme ça ?

Alexandre, dis moi quelque chose quand même.

- Arrête là tu veux ? Je suis désolé que tu te sentes mal à ton aise ici, mais tu me laisse sans réponse. Je ne sais pas ce qui te gêne. On t'a toujours reçu à bras ouvert. Tu as toujours fais comme si tu étais chez toi. Personne n'est venu te le reprocher. Personne ne t'a fais et ne te fera jamais de remarque, et ce n'est pas moi qui commencerai. Pourtant, je ne te reconnais plus. J'ai beau d'écouter, je n'arrive pas à t'entendre. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne réussis à trouver quelle chose, quelle événement, quelle personne a pu te fermer les yeux de la sorte. Parce que bien sûr comme un gros nigaud, je me dis que ça ne vient pas de toi ces paroles. Et tu vois, je ne focalise pas sur la crasse puisqu'elle me dégoûte autant que toi. Je la vois comme toi tu peux la voir. Ca ne m'empêche pas de regarder les choses comme elles sont réellement. Et à dire vrai, je ne crois pas que les choses me seraient aussi transparentes si elles n'étaient pas sales.

- Qu'est-ce que tu veux de moi Alexandre ? Ce n'est pas comme ci je défendais une certaine idée du confort, ou quoi que ce soit d'autre. Je n'ai pas changé et toi tu n'es pas lucide. Regarde dans quoi tu vis. Observe dans quoi tu te laves. Comment ne sens-tu pas que cet endroit est trop froid, sans fonctionnalité ? Moi non plus, je ne te parle pas de foutoir. Je crois que ça m'amuserais assez de rechercher la salle de bain sous les décombres. Mais il est bien question d'autre chose et je ne l'ignore pas. Ici, les objets sont devenus fou. Tout à vacillé. Tout a été abandonné à sa propre pourriture. L'air n'y est pas seulement irrespirable parce qu'il a moisie. Il est en plus devenu malsain parce qu'on sent que c'est un



Marchand d'esclaves





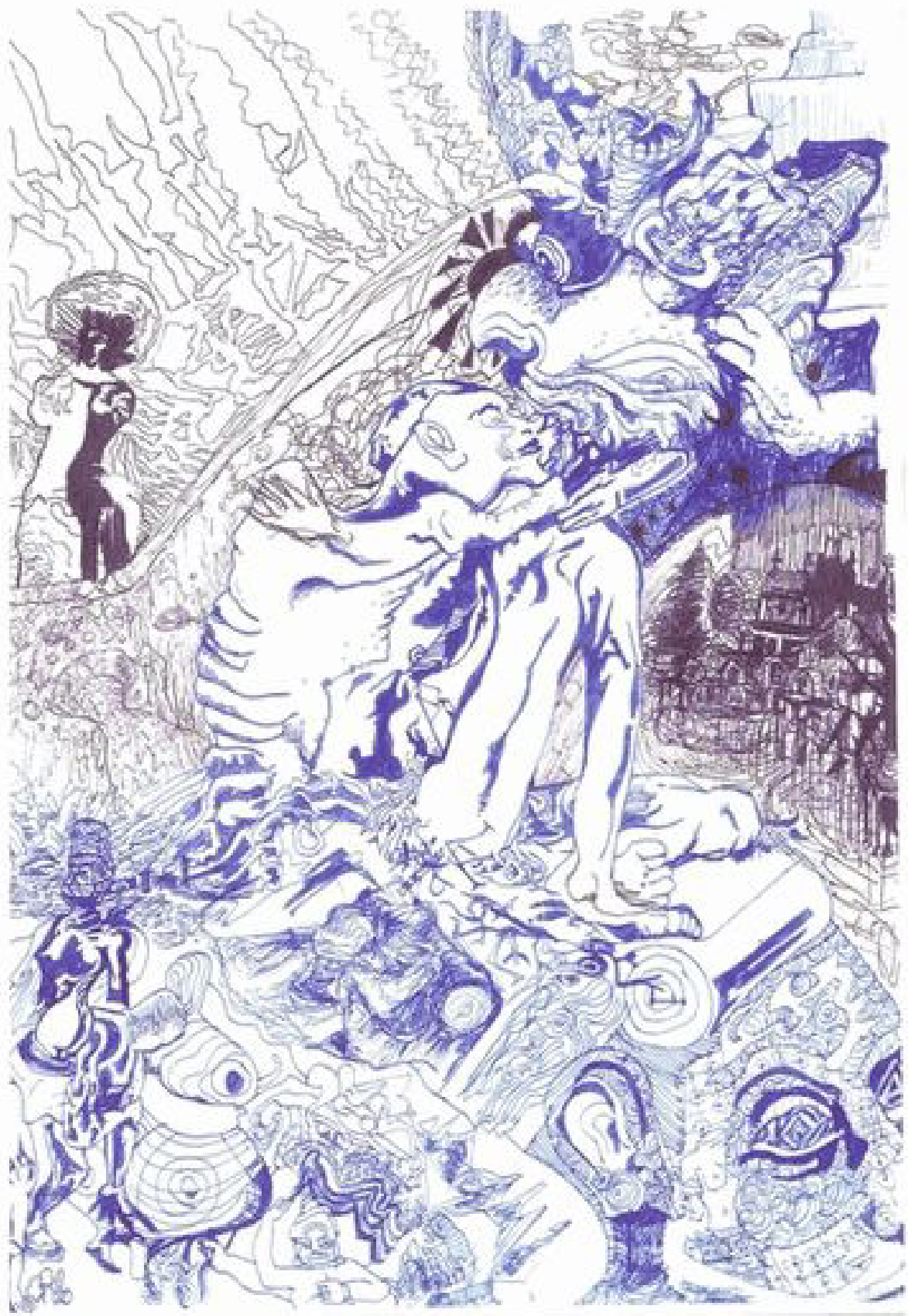
air de chaos, soigneusement désiré. Pire, aucun homme n'a accompli ce néant. Par suite de la nullité de toutes résolutions, ce sont les choses qui se chargent de produire la mort lente en série. Vous avez laissé s'implanter une usine à destruction dans votre salle de bain, Alexandre. Comment ne le vois-tu pas ? Comment lors de l'apprêt de ton corps, lorsque l'eau prépare ta peau, ta chair ne te fait-elle pas sentir qu'elle a été changée en matière première ?

Ne dit rien Alexandre. La question est sans réponse car aucune réponse ne peut aller sans soulever d'autres questions. Et si cela est, le questionnement ne peut avoir pour logis que ton seul silence.

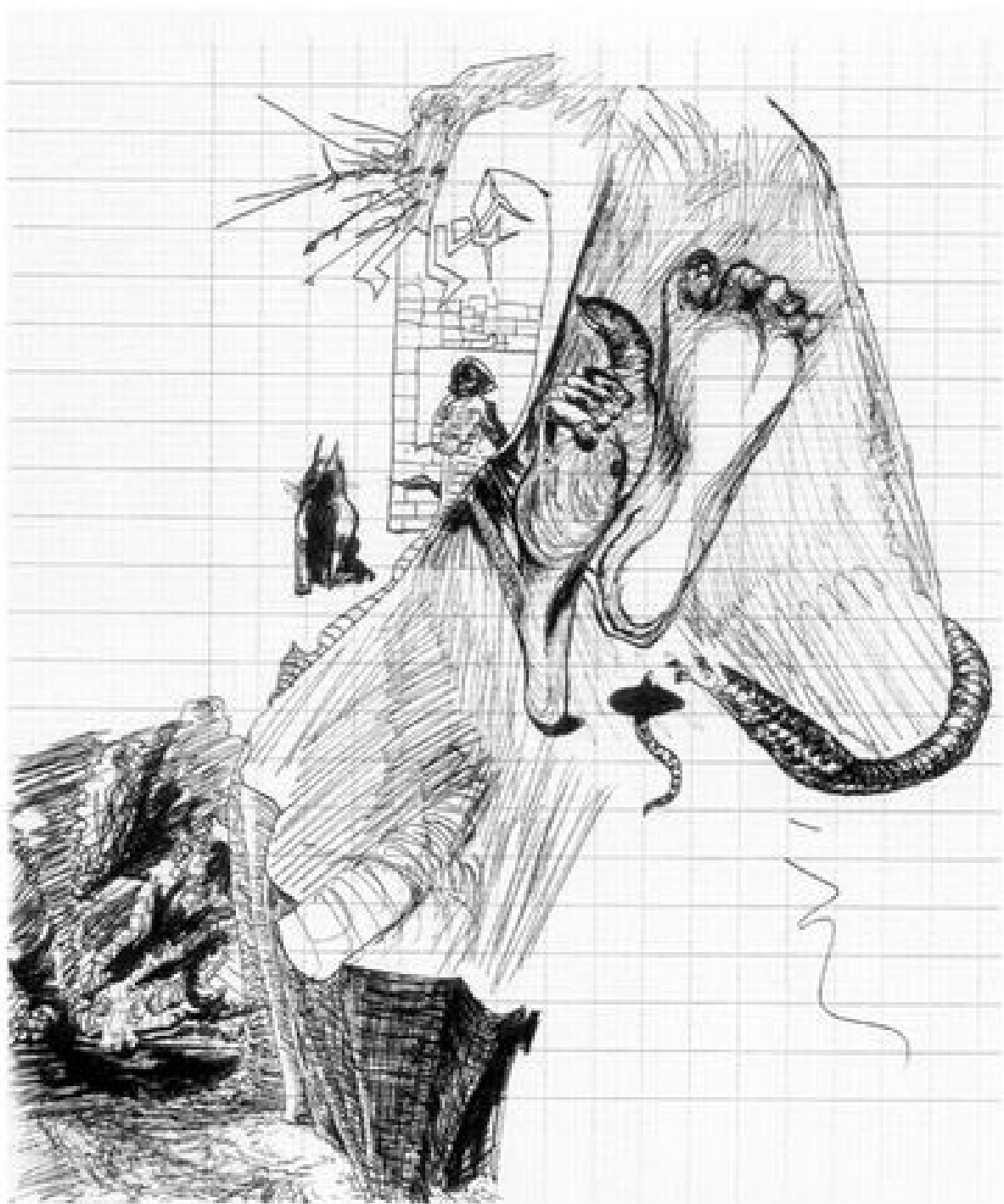
Maintenant si tu veux me parler de tout ce qui est fantastique, fantasmagorique, voire poétique ici, ne me reproche pas d'essayer de chercher un sens à tout ce capharnaüm. Moi aussi les choses me parlent au travers de leur inadmissible saleté. Moi aussi j'aime quand l'air du temps s'oublie dans les objets. Je suis toujours intrigué à l'idée qu'ici les serviettes raclent la crasse des dessous de bras avant d'essuyer le sol. Ça me dégoûte d'avoir déjà constaté comme cette dernière fonction ne vous semblait pas incompatible avec la première. Pourtant la fascination l'emporte. La salle de bain s'impose à moi comme un aquarium avec ses mutations complexes, et elle accouche des monstres devant mes yeux. Les serviettes mouillées sont d'étranges créatures. Là qui gisent comme dans un marais. Là qui cohabitent avec la dernière poubelle du dernier rangement que personne n'a eu la force de terminer. Regarde moi bien, je ne suis pas devenu borgne Alexandre. Mes yeux sont encore les tiens quand ils voient un rasoir nager dans les replis de cette plante-serviette. Je sais avec toi combien ces petites bêtes s'approprient mal. Il en tombe souvent du lavabo. Ça ne sert à rien de les remettre à un endroit précis. Parfois, ils sont réticents à prêter leur lame et tous se tiennent cachés. Il faut en choper des tout neufs dans le sachet qui doit être quelque part par ici, avec toute ses gourmandises à l'intérieur. Si le sachet est éventré, les lames de sucre d'orge ne doivent pas être très loin. Elles seront vautrées sur une cuillère. Et je surprendrais bien la mienne à ramper près d'un verre, te dis-tu. Et effectivement, près du lavabo, tu découvre un banc de rasoir. Il glisse comme un seul voilier et veut entrer dans une bouteille. Un tube de dentifrice à la menthe et au fluor mal rebouché. Des troussees de toilettes et de fouillis débraillées de lassitude. Un sèche cheveux moderne qu'on a cassé et qui depuis traîne sa jeunesse accoudé contre les tuyaux du mur. Les quels tuyaux montent jusqu'au plafond, tandis qu'à hauteur de tête nous sourit le placard de rangement. Notre rasoir se cache peut-être dedans ? Tête de linotte tiens !, les placards sont plein à craquer de nécessaires rangement. Et celui-ci est un glouton.



L'étreinte illusoire



La petite fille, le chat noir, le serpent et la falaise





Avec fracas, s'entrechoquent sur le carrelage bleu, rebondissent dans une serviette et sonnent comme des billes en butant sur le cache de la baignoire. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N°5.

« - Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu ne vas pas couper le son de cette télé, ce n'est pas avec ce bruit dans les oreilles que je vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que je peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. Si c'est pas suffisant, c'est toi qui va l'éteindre. Je préfère te prévenir...

- Zeneto ? Un dernier truc avant de t'installer dans la baignoire : Ca te gêne de regarder pour voir si le magnétophone est bien en route ?

- T'es emmerdant tu sais ? »

Salle de bain : bande d'enregistrement N°3.

« - Détends-toi : C'est pas grave si y'a pas d'programme, ça fait bruit de fond. Et puis ça gêne personne : Tout le monde dort à cette heure là. Et même si c'est pas l'cas : On s'en fout des voisins. Qu'est-ce que tu m'fais ?

- Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu ne vas pas couper le son de cette télé, ce n'est pas avec ce bruit dans les oreilles que je vais réussir à t'écouter.

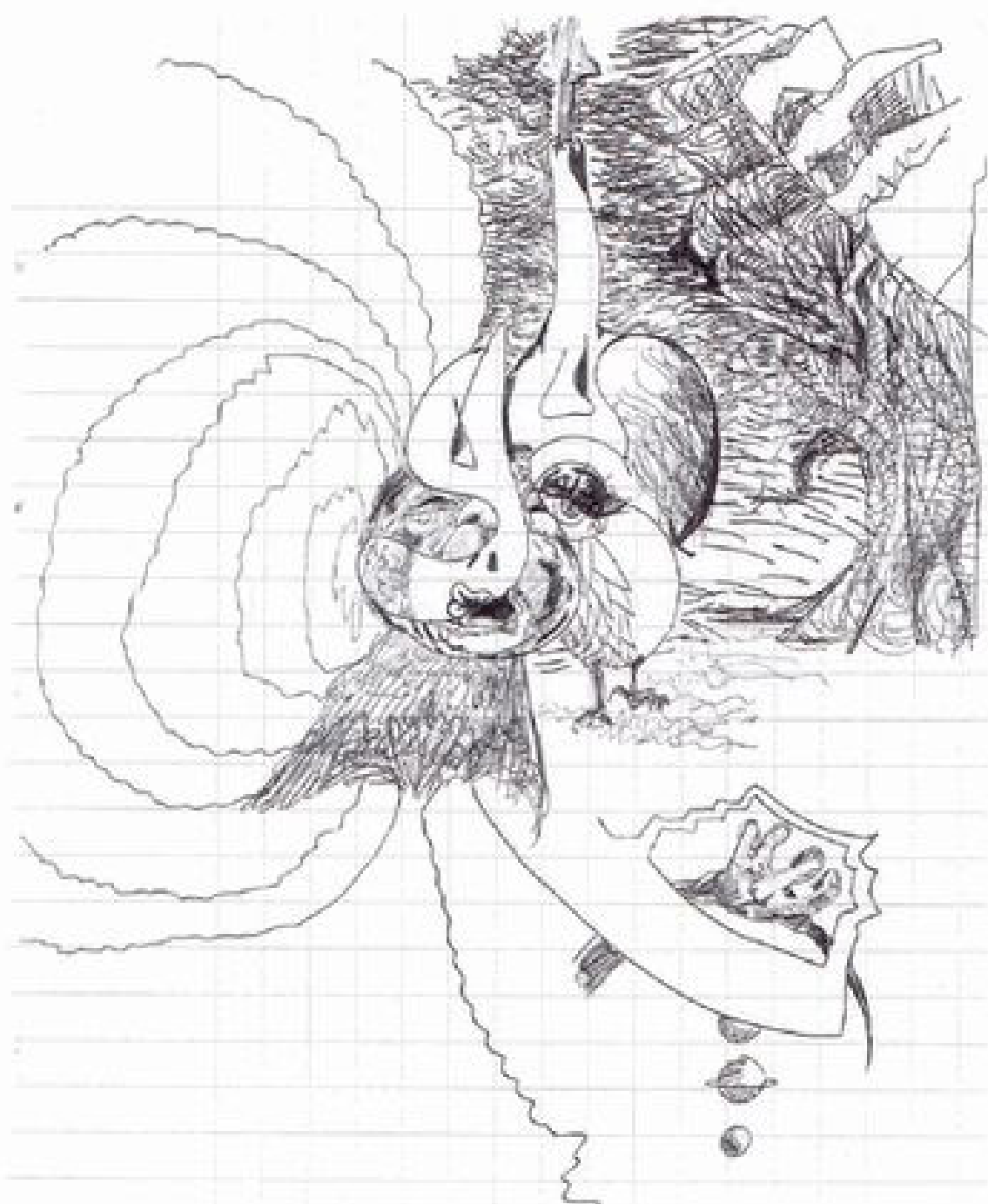
- Dis pas ça, tu vois bien que je peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N°2.



Naissance et réminiscence



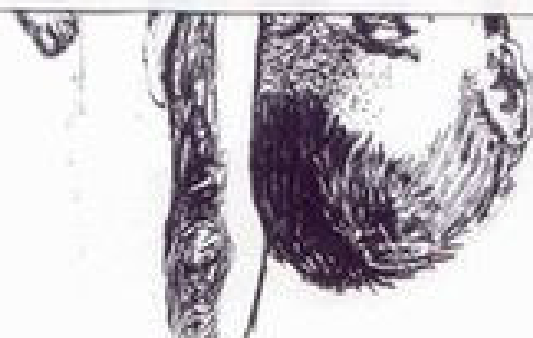


« - Soulèves-toi un peu Alexandre, j'aimerais allonger mieux mes jambes.

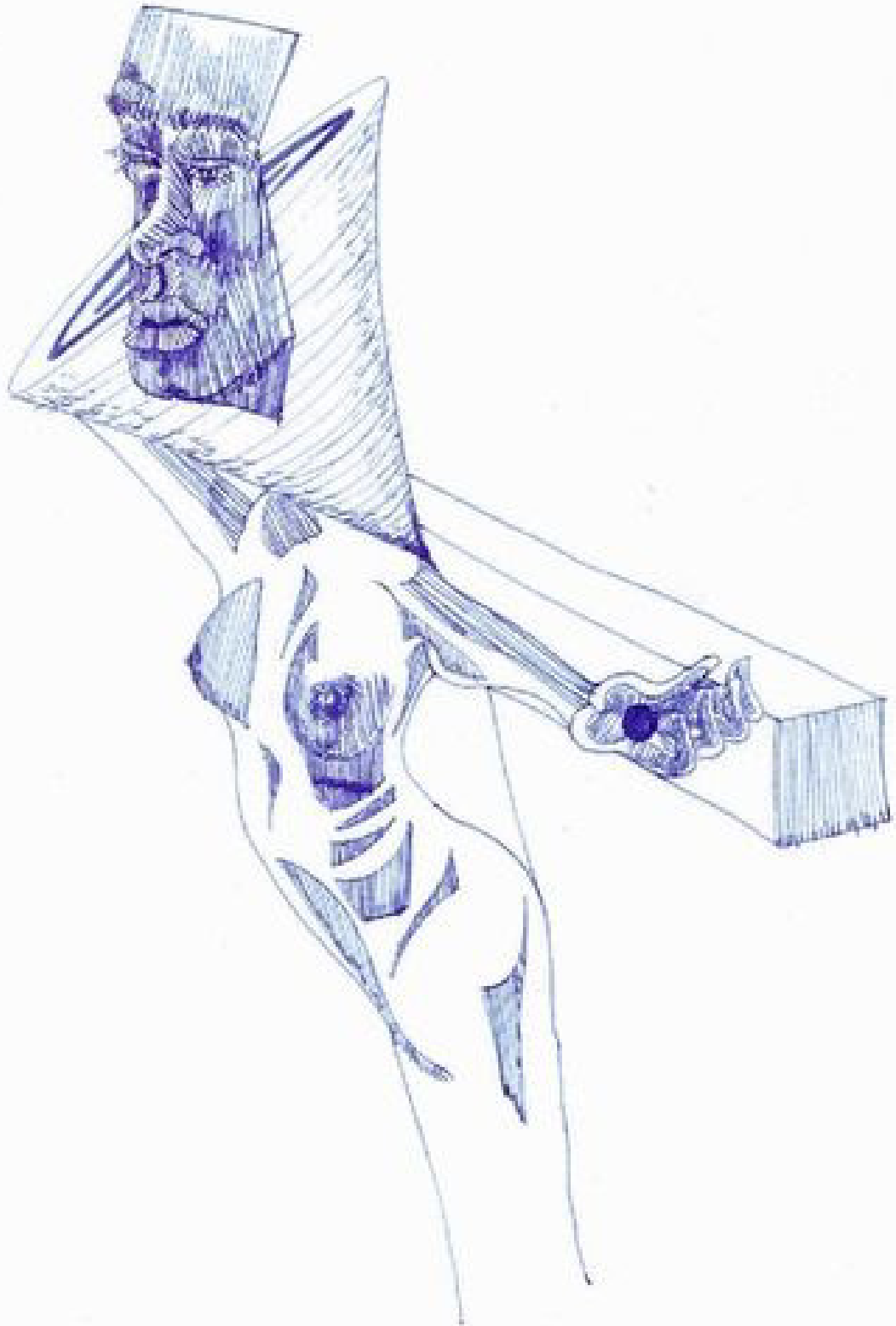
- Comme ça ?

- Non, pousse tes coudes un peu plus ... parfait, ne bouge plus : j'ai trouvé ma position ... Je t'écoute Alexandre ... tu me disais quelque chose tout à l'heure ? »

Salle de bain : soupir de la baignoire et de nos corps passagers. Tout autour de nous, il règne une légère pénombre. Les lumières de la rue passent par les interstices des volets. Zeneto sort des feuilles, un sachet de tabac et me dit qu'il va rouler une cigarette magique. Une de son invention précise-t-il. Une de celles qu'il a testé dans toutes ses variations, et dont aujourd'hui il garde le thème comme on garde un secret. Il me dit aussi que compte tenu de l'occasion, celle qu'il roule pourrait très bien être aussi fameuse que le revolver d'André Breton, tu sais me dit-il, le revolver à cheveux blancs. Moi, je lui dis que je ne sais pas, et je lui demande pourquoi il me parle de revolver à cheveux blancs et pourquoi il me parle d'André Breton. Il me demande si je ne sais pas qu'il s'agit du titre d'un de ses livres, mais il ne me laisse pas répondre. Il me confit que ce titre l'a toujours intrigué. Un revolver à cheveux blancs n'est-ce pas étrange ? D'ailleurs, est-ce quelqu'un sait pourquoi ce revolver a des cheveux, qui plus est des cheveux blancs ? Et pourquoi, ce qui a plus d'intérêt, des que l'on prononce : " le revolver à cheveux blancs ", il se dégage comme une évidence, qui soustrait le mot à l'absurdité ? Zeneto me dit qu'il ne sait pas encore répondre à ce paradoxe. Mais selon lui, si l'on laisse advenir l'image, on se dit que les cheveux blancs sont un attribut visible de la vieillesse. Et il dit que c'est de ce côté là qu'il faut chercher, parce que les pistolets de l'époque de Breton était peut-être vieux. Pas tous, mais assurément ces pistolets qui à chaque coup de feu brouillaient le champ visuel du tireur par un écran de fumée. Et André Breton avait du les connaître, de même qu'il avait du connaître leurs successeurs, les

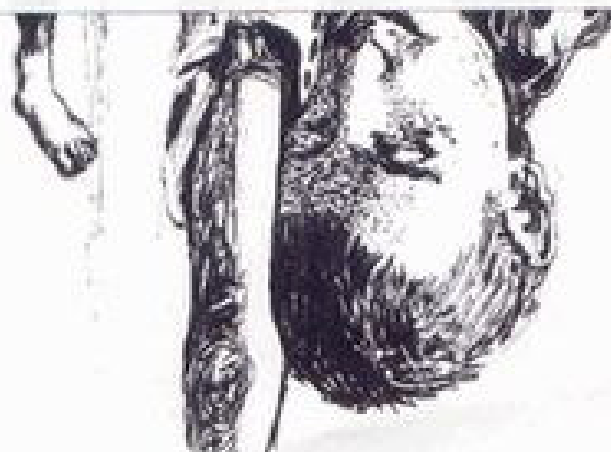


Crucifixion par l'excision

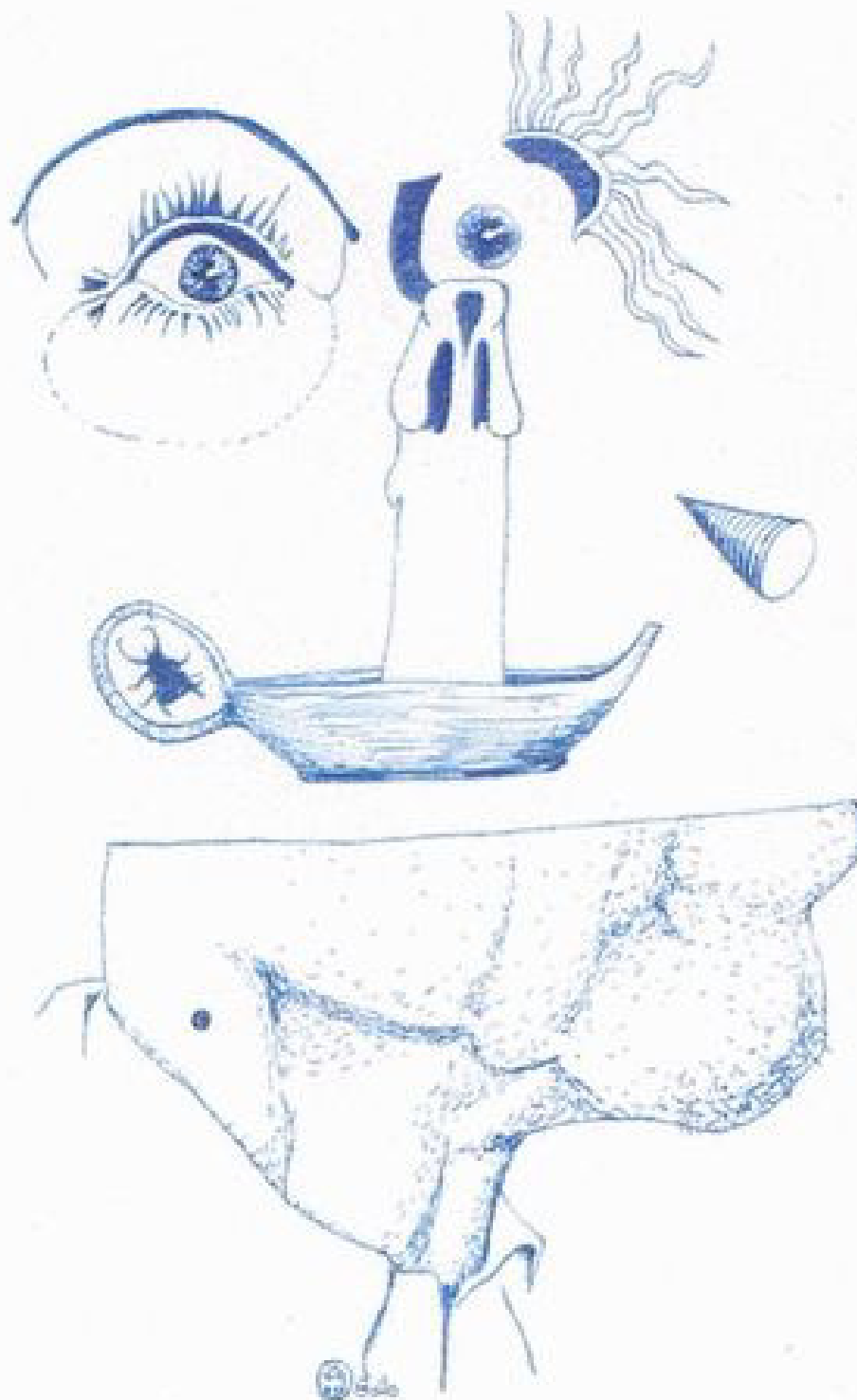




revolvers à barillet, ceux qui crache le feu sans fumée et permettent un tir ciblé à répétition. Aussi le revolver du livre de Breton, celui qu'il tenait dans sa poche, ne pouvait-il être que vieux, avec une longue crinière au sortir du canon. Ce ne pouvait être que ce revolver qu'on utilise dans la rue. Ce revolver à cheveux blancs qui vous traîne à sa suite vers la vieillesse comme pour devancer la mort qu'il va donner. Zeneto m'a une répété alors, que la cigarette magique qu'il préparait était une variation de ce revolver à cheveux blancs. Puis il a tenu à préciser le sens qu'il donnait au mot variation en s'appuyant sur les paroles d'un grand acteur : Gary Grant ou Clark Gable. Il a dit que l'un des deux avait affirmé un jour, qu'il ne fumait pas des cigarettes, mais des clous de ceruceil. Or la cigarette magique de Zeneto était la variation d'un clou de ceruceil : En fait, il s'agissait d'une cartouche, la cartouche du revolver à cheveux blancs. Et à ce moment, comme il avait terminé d'effriter le bloc de Haschisch avec ses doigts, Zeneto a disposé ce qui avait pris l'apparence d'une poule sur une longue et épaisse feuille à cigarette. Il m'a dit que la feuille avait été trempé dans du Whisky, puis séchée, il qu'il y avait juste à répartir la poudre en longueur. Ensuite il a disposé la couche de tabac en prenant soin de ne pas mélanger les deux composants. Il a placé la feuille et sa garniture sur le rebord de la baignoire pour ne pas la perdre, et à entamé la préparation du filtre. Un double filtre m'a-t-il dit. Un plus petit pour le haschich et un autre plus grand pour le tabac. Pour le faire il a détaché les oreilles en carton de mon paquet de cigarette et d'entre ses doigts agiles sont apparus deux tuyaux de papiers. Il a



L'idée

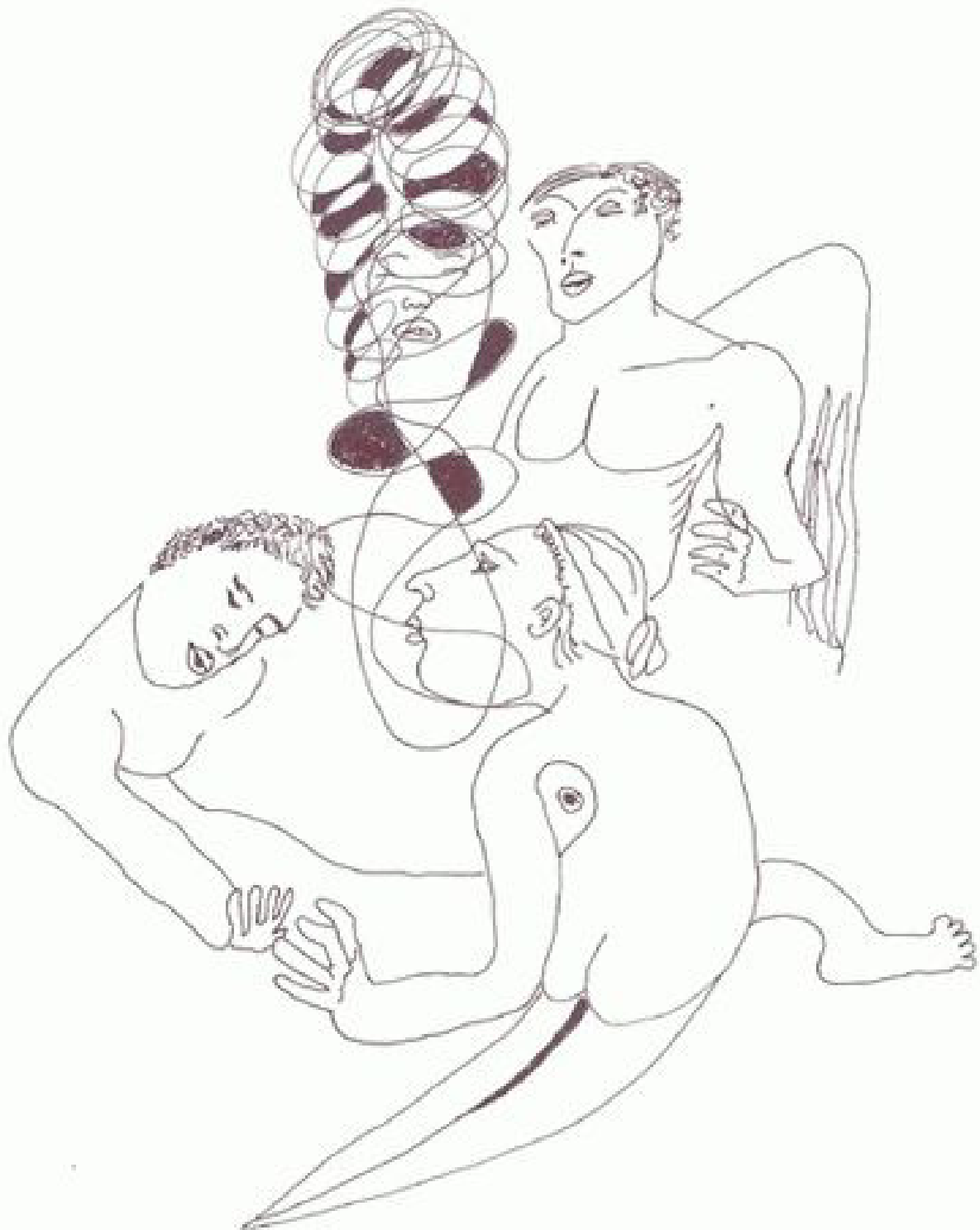




Il a disposé les tuyaux à une extrémité de la feuille et l'a roulée de manière à ne pas trop à mélangé le tout. Enfin, d'un coup de langue il a collé les bords de la feuille l'un sur l'autre. Puis le mélange a grésillé dans l'obscurité en un point lumineux. Le visage de Zeneto m'est apparu comme au sortir des ténèbres. Il baignait dans un reflet rouge. Je l'ai vu introduire la cigarette dans le barillet d'un revolver. Il a fait tourner le barillet invisible dans le vide, et m'a présenté la cigarette à la manière d'une arme feu. J'ai regardé le double filtre. Il avait la forme d'un 8, un huit menaçant comme une Winchester. J'ai dit à Zeneto, la réponse est dans le coeur, même quand il bat à cent mille kilomètres à l'heure. Il m'a regardé. J'ai placé le canon dans ma bouche. Et avant même que mon nez ne rende une épaisse fumée aux longs cheveux blancs, le projectile m'avait éclaté dans la tête.



Un ange a révé





Chapitre 4

Voici maintenant une partie de la dernière séquence du second livre « *le crépuscule de la littérature* », où Alexandre est confronté à l'enfermement.

« Ne pas entendre le son de sa voix, être abasourdi par un silence du vent, éparpillé par une goutte d'eau sur une vitre, ou une glissade dans un sommeil de forçat, le temps d'un éclat voir son visage se réveiller dans le carreau de la fenêtre : petit animal à métamorphose incomplète dont la tête est munie de pièces buccales en forme de trompe : l'orage vient de cesser, là le seul questionnement valable porterait au faite de la compréhension l'étrangeté qui consiste à inscrire l'intimité d'une présence dans le creux des mots, pendant que la pluie crépite sur le mur, douce comme un feu régulier sous l'hospice du ciel cuivre et ronronnant, mais le questionnement est le mensonge le plus rassurant face à l'émoi que provoque le hasard : lui préférer la fascination de l'oeil, l'oeil, durant la douche, l'oeil qui veut être rapproché assez près de la vitre pour voir s'agiter l'espace dans l'épaisseur du verre, il zieute, farfouille dans sa découverte, un peu n'importe comment, sans ordre, dans tous les sens, tout voir, tout maintenant, tout à la fois, et si l'espace offre son organisation, il tente encore de se griser, s'habitue à l'idée que ce qu'il voit ce n'est pas une cellule où l'on est contraint à manger et à dormir, la chaleur est là, derrière, elle pèse doucement sur la fenêtre comme un ballon incolore, et la vitre est chaude par endroits, je la sens dans l'extrémité de mes pattes velues, c'est certain tout est là, bien là, et ce lieu ne suscite pas en moi d'impressions morbides, une fois à l'intérieur je ne proférerai pas de vaines plaintes, le découragement et l'inaction ne me saisiront pas, mon affadissement trouvera à se nourrir d'une longue solitude que n'arrivera pas à distraire la désuétude rédhibitoire d'un mobilier assemblé par l'ennui, mais il sera trop tard petite mouche, c'est maintenant, dans l'agitation saccadée de tes pattes qui d'un revers poilu balayent l'eau de ta trompe, qu'il faut choisir, et bien se tromper, entre là-bas, à l'intérieur, et ici où le froid raidit le poil tandis que la pluie fouette le dos, car qu'y a-t-il à l'intérieur ?, la réalité ? : un désir qui meurt de s'être contempler dans un miroir, un vide que quatre murs nomment « espace », rien de plus, rien de moins, et l'orage va cesser, tes ailes se décolleront, et ton projet à force d'avoir infuse dans son propre désir sans se réaliser se dissoudra dans un songe qui te promènera entre les barreaux du ciel, laisse-moi seulement glisser avec toi, sans pesanteur, comme en ce moment où ma main trace, déambule, comme toi, là où elle ne sait pas, derrière un mot puis dans un autre, partout où l'organe du saisir ne peut saisir que son ignorance, qui se dérobe encore, parce qu'on peut seulement la montrer du doigt,

de loin, comme moi tout à l'heure, lorsque le bout de mon index vise dans l'air invisible, épouse la courbe de ton vol, et en inscrit les volutes dans l'humidité du carreau pour découvrir que dehors tu danses les lettres de l'alphabet : il n'y a pas de hasard, pas plus d'ailleurs qu'il n'y a de sens, ici, les médecins s'évertuent même à me faire croire que je suis fou, et je suis fou de les croire, mais lorsqu' ils m' ont placé dans leur cellule je n' imaginai déjà plus réussir à leur échapper, à présent: « je » est dans le passage, « je » s'est lézardé comme une cage, cependant le larcin quotidien de ses quelques heures d'écriture suffit à rendre sa misère consolable, et je ne crois pas qu'il faille l'interpréter comme le seul résultat d'une lâche compensation de la réalité par les mots, rien que d'y penser : j'en vibre encore: peut-être est-ce cela le non-sens ? la folie ? la fêlure qui se répand dans le mot: « je », parmi tous les mots d'un même revêtement langagier, peut-être le plus fondamental parce que, derrière lui, ne se cache pas le « sens » : le mot « je » ne fait que diffuser le son qui correspond à sa prononciation, en deçà : il est sans profondeur, rien à voir avec le mot « arbre » qui, même jeté là, isolé tout de suite, comme ça : « arbre », appelle une image, même pauvre, celle de l'écorce par exemple, ou d'une branche, d'un feuillage, et cette image contient au moins en germe le sens commun puisqu' elle se situe sur le même plan que les opinions de monsieur tout le monde sur la question, la cependant on pourrait dire que le mot: « arbre », est demeure opaque tant de sa profondeur il n'a été perceptible que l'une de ses premières épaisseurs de sens qui se cache au verso de sa forme sonore, pourtant, quand « arbre » s' ouvre sur « écorce », « branche », « feuillage », et fait espérer : « le vent qui décoiffe le feuillage », on sait déjà que: « le tronc apparaissait sous les branches nues qui semblaient tourner autour de lui comme des hélices jusqu' au ciel » , et l' arbre est devenu la tempête qui souffle, la forêt qui se plie, caressée par un doigt invisible et furieux, tandis que sous le feuillage clairseme des géants, les animaux mouilles s'agitent, tombent des branches, se nichent, se fuient, dans un vacarme ou cris, craquement, panique, bruissement, se confondent en un hurlement de feu qui dissout le drame de chacun dans le drame de la forêt » : du mot « arbre » est sorti tout un monde, il n'a pas fallu creuser beaucoup, presque tout y était déjà, en comparaison le mot « je », s'il est esseulé, se ferme sur lui-même, et se tient devant nous, muet comme un cadavre, parce que « je » est celui de qui part la parole sans précision des caractéristiques spécifiques à l'homme qui parle,

ce mot demande à être approprié, individualisé, mais l'homme qui le fait sien, ne peut pas s'arrêter à cette seule appropriation, précisément parce que ce mot-là n'a pas de « sens » : le « sens » se fait en dehors de lui, dans son prolongement, lorsque notre homme s'engage dans une promesse de dialogue en disant « je », et que ce « je » est suivi d'une phrase significative dont le verbe et les compléments fourniront au « je » ses qualités, en même temps que ce discours pourvoira son auteur d'une unicité radicale ; unicité qu'il lui appartiendra de faire perdurer à sa convenance car depuis qu'il a fait du signe vide par excellence sa propriété, il est de son pouvoir à lui, et à lui seul, d'en renouveler le sens à tous moments par le langage, et par là : de s'affirmer, s'actualisant en même temps qu'il actualise son je, libre à lui, ensuite, de déployer dans l'espace du discours un je dont lui seul connaît la fausseté, libre à lui d'en jouer, pourquoi pas aussi, d'amuser ses amis, de mettre son je en spectacle, et au début ou à la fin de sa représentation, sans savoir très bien, de simuler la folie en ne déclinant plus qu'un seul mot, mais ici encore, la connivence de tout le monde le protège contre lui-même, et quand il proclamera : « Jeueueue ... » en faisant une énorme grimace avec sa bouche, tout le monde saura qu'il imite le fat, ah oui, oui, oui, c'est cela, celui qui n'a rien à dire et voudrait lorsqu'il parle qu'on se contente avec lui de sa superbe présence : le fat, mais il y avait dans sa bouche un je ne sais quoi de surjoué, dira-t-on, alors avec un peu plus de bonheur espère-t-il, il imite derechef le timide, le timide ?, mais si le timide, celui qui ne finit pas ses phrases et les commence en chuchotant un « j.. » presque inaudible et que seul le « zzz. .. » de la mouche réussit à imiter en fulgurance, ah effectivement, oh comme c'est drôle !, et effectivement ça l'est, mais ça ne le sera jamais autant que ce jour où « notre homme qui dit je », qui croit qu'il a un « je » en réserve, l'ultime avant d'arriver à lui-même, celui qui fait toute sa fierté, celui qu'il ne montre jamais, parce qu'il ne faut jamais le montrer, ni se le laisser prendre, celui dont il ne donne à vous, à tout le monde, que des imitations, des extrapolations, des mensonges, autant de « je » qu'il fait rayonner autour de lui, telles les sept vies du chat: pour cet homme-là, rien ne sera jamais autant poilant que lorsque se présentant engoncé dans son costume cravate à un entretien très sérieux, pour un travail capital, sa première réponse sera: « je suis un végétal pouvant atteindre des dimensions et un âge considérables, dont la tige ligneuse se ramifie à partir d'une certaine hauteur au-dessus du sol » car à ce moment-là, ses sept vies exploseront d'un coup, il

aura rompu son pacte avec les hommes, il est assis dans son siège trop mou, devant le bureau derrière lequel se tiennent les examinateurs, dans cette petite pièce où son corps l' a avalé, lui qui est loin au fond de lui-même, déjà, sombrant dans le vide qu'il a derrière ses yeux, on se demande ce qu'il a, est-ce qu'il ne serait pas malade ?, vous vous sentez mal monsieur ?, dernier appel, dernière main tendue vers l'égaré, un son va sortir de sa bouche, regardez ses lèvres gesticulent, il veut dire quelque chose, les examinateurs pensent : il nous fait un signe, la perception actuelle d'un phénomène sensible qui nous fasse affirmer la présence d'un homme non actuellement perçu : et lui de dire: « excusez-moi ...», ça y est : il revient parmi nous, il n'aura pas le boulot, mais on a eu peur quand même vous savez, chut !, il veut dire quelque chose: « excusez-moi, je suis un végétal ligneux qui possède un tronc et qui, dans son plein développement, dépasse huit mètres de haut, mais dans l' état actuel des choses : vous pouvez pas vous rendre compte », ça y est, il l'a dit, ô mon dieu, plus rien de l' ordonnance qui régnait entre les cinq personnes présentes dans cette pièce, ne subsiste : un « je » est sorti du rang, il ne répond plus au signal: forme de signe avertisseur, geste ou symbole qui déclenche ou doit déclencher une certaine forme de conduite, il faut le faire sortir de là, dit l'un, pas question répond l'autre: son « je » n'est plus un signe intentionnel : tout moyen conscient et volontaire de communiquer est rompu chez lui, je sors moi, il me fait peur, on sait pas ce qui peut se passer, prévenez le gardien alors, reprend celui qui avait déjà eu l'idée de le faire sortir et cette fois il signifie à son sous-directeur qu'il n'est qu'un lâche, l'autre ne lui a pas dit qu'il avait peur, mais lui le sait, il l'a toujours su, parce qu'il a toujours su que c'était lui le meneur, ça l'a toujours été, et c'est à lui maintenant de prendre la décision d'ordonner : vous et vous, aidez-moi à le maintenir, et pendant que le ragondin ouvre la porte, l'animal, non c'était un monstre on vous dit, et déchaîné comme jamais on a vu, il se jette sur le fuyard et lui déchiquette l'oreille droite, le sang coule de sa gueule, et les trois gazelles restantes sont électrisées, elles vont tenter d'encercler le prédateur pour libérer de ses griffes le membre de leur espèce, mais il le tenait fermement, on a cru qu' il le tuait, mais faites quelque chose il va le tuer, il va le tuer, du calme, du calme, il vaut mieux attendre l'arrivée du gardien, tout ce que nous ferons ne servira qu'à exacerber sa folie, et le rendre plus furieux encore, c'est la panique, il faut se protéger soi-même, on ne peut plus rien pour l'autre, faire du bruit, appeler quelqu'un, non, non, avec ce remue-ménage on nous

aura entendu, ne bougeons pas, ne bougeons pas, et la secrétaire, celle qui a du rouge à lèvres dans son sac à main, et beaucoup d'ancienneté dedans aussi, celle qui veut toujours se montrer indispensable, celle qui sait qu'on l'appelle le crapaud, c'est elle qui a entendu que de l'autre côté de la cloison il se passait quelque chose d'anormal, et pendant qu'elle alerte le gardien, les cinq animaux de la pièce ont déjà déménagé tout ce que le bureau comptait comme objets, seule demeure la grande plante derrière le bureau, dans un coin près de la fenêtre, alors que dans le coin diamétralement opposé, l'un des « je » gît devant la porte, barrant la sortie de son corps, pendant que le gardien monte quatre à quatre les marches de l'escalier « C », qui, vite, plus vite, mène au couloir de la direction, là où il n'y a pas de gardien parce qu'à cet étage le seul gardien des lois de la maison c'est la direction, mais pour une fois c'est lui qui va ramener l'ordre, car c'est son travail, mais s'il n'a pas eu sa pause de dix minutes ce matin, et s'il a dû boire son café en cachette, alors s'il le fait ce sera pour lui pour sa propre conscience, parce qu'il fait bien son boulot, et il monte les escaliers, même s'il a son badge qui s'agite sur sa veste lorsqu'il monte avec la sueur qui glisse sous ses aisselles, il va bientôt voir la direction, et s'il n'est pas rasé, ça n'a pas d'importance, on lui a pourtant dit qu'il était mieux sans la barbe, mais il n'y a que trois jours qu'il ne s'est pas rasé, et les poils noirs et drus bouclent sur son menton noir, et avec ses yeux noirs, ça lui donne un air profond et grave, gardien ça n'est pas grand-chose, mais quand tu as un travail tu le gardes, et il n'y a pas de « tu te fais exploiter » ni quoi ni qu'est-ce, il dit toujours, et il a aussi quatre enfants, un doctorat qui ne marche pas ici et quand il ouvre la porte, il ne se dit rien, ni qu'il le fait pour lui-même, ni qu'il le fait pour autre chose, il pense à l'Afrique : et ça, « je » ne pouvait pas le savoir, il est trop enragé, et occupe avec l'adjoint au sous-directeur, sous-directeur qui gît toujours à côté, et il est occupé aussi avec la secrétaire du sous-directeur, et l'adjoint de l'adjoint, et tout le monde hurle, et « je » ne songe même pas que le directeur est absent, d'ailleurs c'est clair, il vient de faire savoir que le poste ne l'intéressait pas, il hurle lui aussi et s'en fout, et de toute façon ce sera bientôt le noir pour lui, quelque chose comme le néant, dont la porte d'accès est la porte de l'enfer, et on le jette sur la porte, ils sont huit, dix à vouloir maîtriser son corps de violence, mais lui est devenu aussi résistant qu'un arbre, même si, sous les coups, il sent le vent qui décoiffe le feuillage, même si son tronc nu apparaît sous les branches qui semblent tourner

autour de lui comme des hélices, jusqu'au ciel : il sait qu'il est devenu l'arbre, que l'arbre est devenu la tempête qui souffle, et qu'en ce moment la forêt d'hommes tout autour, se plie dans la violence, comme caressée par un doigt invisible et furieux, tout le monde souffre, tandis que sous le feuillage clairseme des géants, les animaux s'agitent, tombent des bras, se nichent, se fuient dans un vacarme ou cris, craquement, panique, bruissement, se confondent en un hurlement de feu qui dissout le drame de chacun dans le drame de la forêt : il n'y a pas de hasard, pas plus qu'il n'y a de sens, et la foudre qui ravage la forêt était la même qui tout à l'heure fit apparaître mon visage dans le carreau, c'était il y a un mois au moins, il y a au moins un mois que j'ai commence ce journal, il y a un mois il pleuvait et je voyais déjà une mouche aux ailes collées se promener sur mon reflet, elle est toujours là, sous ma main dansante, et à la vérité je crois qu'il s'agit de mon âme : j'essaie de la faire advenir chaque fois que j'écris, une interrogation demeure cependant, et selon le jour, je penche pour l'une ou l'autre des deux solutions suivantes, tel un bélier qui enfonce une porte, car soit il me faut coincer la mouche dans le passage pareille à la bulle d'air dans le verre imparfait, soit il faut que le reste de mon corps rejoigne son âme en traversant la fenêtre, c'est une question d'unicité radicale, même si je m'en moque bien lorsque je lime des portes invisibles dans le ventre de la réalité, je sais que la question sera débattue, mais aujourd'hui, il faut se concentrer sur l'acte d'écrire, depuis quelque temps il se trame quelque chose ici, il ne suffit plus de cacher le journal sous le matelas, je me sens à nouveau épié, de plus, arracher au jour une nouvelle page m'apparaît chaque fois comme une souffrance que je crains de ne pouvoir surmonter, leurs médicaments me détraquent le cerveau : peut-être en est-ce la cause ?, certainement, mais l'explication ne tient pas ici tout entière : mon inactivité m'insupporte chaque jour davantage : elle accentue sa pression sur moi et se resserre comme une presse autour du seul acte concret de ma journée : écrire devient une obsession, et lorsque je n'ai pas réussi à ravir un morceau de la nuit pour le loger dans le jour, les journées me sont d'autant plus affreuses qu'elles me semblent d'immenses blocs d'argile, effritées sous les doigts de ma volonté défaillante ; aussi, et aussi loufoque que cela puisse être, il s'est avéré que pour résister à l'atmosphère tiède et douceuse qui flotte entre ces quatre murs et sert de catalyseur l'étreinte de l'angoisse, le meilleur compromis consistait à me réveiller en respectant le déroulement d'une série de mouvements simples

dirigés vers la seule finalité de l'écriture : cela s'est fait à la longue, à force d'errer l'après-midi dans une sorte de labyrinthe de la gestuelle, chacun de mes déplacements dans la pièce s'est, pour ainsi dire, décanté de tout ce qui le faisait se perdre, divaguer, s'étendre en longueur et n'aboutir qu'au cul-de-sac de l'inertie ; de sorte que cette ritualisation de mes mouvements a débroussaillé entre ces quatre murs un chemin, une sorte de voix royale de l'écriture ; et si souvent empruntée à présent qu'à chaque réveil qui se succède je crois en percevoir l'incrustation toute fraîche dans l'air : la chose se produit généralement vers quinze heure, au moment où l'effet des médicaments s'est assez estompé pour rendre possible tout mouvement ; mais l'esquisse du rituel ne doit pas être brusque, un médicament mal dissout menace souvent sans que je le sache de se rompre dans le sang ; et dans ces cas-là, lorsque je m'arrache du lit, tout fond instantanément dans ma tête comme un sucre dans l'eau ; mais je n'en suis pas encore là ; cette crainte demeure non formulée, elle se mêle à l'angoisse plus immédiate, et comme coincée dans la gorge sous la forme solide d'un bulbe en germe, de ressentir ma tête fragilisée en cristal ; afin de neutraliser l'excroissance de cette angoisse, doucement et sans bouger j'ouvre les yeux : vision étrange du réveil où les paupières clignent pour décoller les particules de rêve qui les collent, et où l'œil humide fait la mise au point sur la réalité, cherche dans un recoin du plafond toute certitude encore embrumée, tandis que tous ces bruits qui picoraient dans mon oreille, et semblaient vouloir capter mon attention m'ont peu à peu emplis de leur signification ; les premiers sons sourdent de la cloison, et comme la paroi est fine tout ce qui se passe derrière ne m'est pas moins perceptible que s'il n'y avait eu de ce côté-là qu'un simple drap tendu ; derrière le drap : des frottements de chaussons encore indécis sur le parquet, des mouvements étouffés, et de légers grincements de matelas s'éparpillent en une longue et molle rumeur qui semble composer une sorte de limon de bruits pas assez distinct du silence cependant, pour résonner et dessiner l'espace du grand couloir commun, puis des portes s'ouvrent et se différencient des ombres sonores : des malades se sont animés, ils sont toujours trois ou quatre à ces heures-là ; et depuis mon lit, je les entends qui froissent la lenteur de leurs gestes contre les parois du couloir, parfois, pendant que dans le prolongement de ma pièce ; l'un actionne le poignet d'une porte, je sens glisser l'autre, juste sur ma gauche, il s'engouffre dans la salle de bain commune qui donne presque en face de ma cloison et depuis

la profondeur, le sifflement de l'eau qui s'écoule et se brise sur la faïence me parvient atténuée, mais après avoir rayonné sur tous les murs de carrelage froid ; entre-temps, il se peut que le malade de tout à l'heure ait remonté le couloir, qu'il se soit arrêté devant moi, et que tirant une chaise pour s'asseoir, son agitation, même faible, ait recouvert momentanément la respiration des tuyaux, un temps seulement ; parce que l'ouverture d'un robinet annonce ou suit toujours le récital des chasses d'eau : l'eau surgit alors en une masse informe de chuintements qui déboule dans le couloir, de partout à la fois, et s'échappe dans toutes les chambres, et tandis que tout ce petit monde finit de se satisfaire dans un brouhaha très relatif, et somme toute qui ne dure pas ; voici tout le pavillon des fous qui doucement se réveille, s'emplit de petits bruits et de présences ; dans le même mouvement, une nouvelle scène vient parachever le premier événement notoire de l'après-midi ; les trois ou quatre malades qui s'étaient levés, arrivent maintenant de la droite ou de la gauche pour se concentrer en société derrière ma cloison ; des chaises se tirent ; ceux qui étaient déjà là se poussent, ils échangent quelques mots, rares et confus ; et plus volontiers un raclement de gorge, une bouche qui tousse, se distinguent de leur morosité ; aux alentours on entend encore des cliquetis d'interrupteurs, des portes qui glissent, peut-être une chasse d'eau qui fuit, mais pour l'essentiel la tension du réveil retombe et commence à se dissoudre dans leurs murmures ; parfois, le soubresaut est produit par une porte qui claque et fait légèrement vibrer la cloison ; le plus souvent c'est l'infirmière qui rehausse l'harmonie fébrile et silencieuse du couloir ; lors de son passage elle déplace l'air plus énergiquement, et le picotement de ses talons sur le sol traverse le bruit de l'attroupement naissant en traçant chaque fois une sorte de courbe que suit le son qui résonne un peu à l'avance, devient net quand l'infirmière arrive à ma hauteur puis retombe et s'enfuit, égrainant toujours les mêmes rythmes un peu au devant et en arrière de lui, comme pour s'annoncer ou dire qu'il part ; en fait, l'inspection de l'infirmière terminée, celle-ci repart : son intervention a suffi à clore la répétition du lever, tout le monde sait que le véritable réveil n'aura lieu qu'une heure plus tard ; mes quatre chinois vont pouvoir docilement attendre l'heure du goûter ; l'un s'en retournera se coucher ; l'autre patientera sans doute sur sa chaise ; et rien ne se passera plus dans le couloir qui méritera qu'on y prête attention ; je peux poursuivre ma route, le pavillon tout entier en s'éveillant a créé autour de moi un fond sonore

faible, mais suffisamment persistant pour cimenter la relative intimité de la pièce...».

Chapitre 5

J'ignore pourquoi Alexandre dans la dernière séquence du crépuscule de la littérature termine enfermé. Ou si, je sais pourquoi : comme Dieu, j'ai toujours aimé les fous. Et puis, il y a que durant mon adolescence, j'avais eu l'occasion de voir une section psychiatrique dans un hôpital de Versailles où s'était rendu un de mes oncles par alliance. La dépossession de ses faculté d'expression, son infinie rabaissement devant tout être et malgré tout, je le pensais, cette forme de cynisme qui le caractérisait dans sa manière de tout exagérer, m'avait frappé.

Mais d'autant que je m'en souviens c'est cette peur, cette tristesse, cet abattement du regard qui m'avait impressionné en premier lieu, comme si tous les murs du façade du moi démolies d'un coup, d'un seul, faisait percevoir dans le fond du regard l'étrangeté hypnotique du vide.

Pour le crépuscule de la littérature j'avais donc choisi ce lieu, prenant des plans de l'hôpital, essayant d'en visiter les moindres recoins, posant des questions ici où là et allant jusqu'à investir mentalement la chambre où se trouvait mon oncle, juste pour voir.

Bien sûr à ce moment là du livre, j'avais déjà décidé qu'Alexandre serait schizophrène (mon Oncle lui, avait été diagnostiqué maniaco-dépressif) seulement, je ne disposais

alors que d'une définition de la schizophrénie très vague : le schizophrène était celui dont l'imaginaire primait sur le réel, fut-ce l'imaginaire de la littérature comme c'était le cas pour Alexandre. J'avais pour exemple « le Horla » de Maupassant, le « Journal d'un Fou » de Gogol, Artaud bien sûr et « je suis schizophrène ».

Par ailleurs, je n'ignorais pas que tous les écrivains que j'avais aimés ne s'étaient pour la plupart pas aventurés seul sur les chemins de (l'être) lettre. Je pense à Ronsard et du Bellay, Verlaine et Rimbaud, Boris Vian et son ami 'le Capitaine' qui un jour, péché mortel, se suicida. Alors apprenez donc que Zénéto existe vraiment.

Lorsque je le connus, il avait des yeux hypnotisant, un cœur de diamant, autrement dit pourvu de tellement de facettes qu'on aurait pu dire de lui qu'il passait des photos de X aux plateaux de Loft Story comme d'autres enchaînent les tablettes de chocolat. Sa roublardise m'enchantait, sa vantardise m'interloquait, sa façon de détester, aussi je l'aimais. Quand je lui disais aimer le bon, il me répondait que j'étais bête et que lui préférait cent fois plus le truand. Car le bon n'a que sa fausse bonté à offrir quand le truand par le biais du fait divers qu'il provoque est en mesure de remettre en cause la loi et son fatras de passe droits : la Loi crée le criminel, et vice-versa, mais ce sont les accidents qui créent la loi véritable.

Maintenant, à Zénéto, je lui dirai qu'il a toujours raison, et que quand on a toujours raison, on a tort au moins une fois. Car dans sa vision du monde, son cœur de diamant s'il attire comme un aimant renie l'amour des amants. Zénéto ne croyait pas en l'amour : son humour lui était supérieur ; le reste n'était qu'inférieur et sans consistance autre que théâtral. Pour lui la vie comme un grand cirque, le jeu consistant à ne pas en être l'animal le plus curieux ; mais toujours un cirque ou un théâtre pourvu de maîtres et d'esclaves : voilà comment est le monde, me signifiait-il.

Or c'est pour répondre à cet imbroglio logique que j'ai entamé le livre dont j'ai parlé plus haut « l'univers des signes les signes de l'univers », poursuivant le chemin de Levi-Strauss qui avait agrandi le concept de communication, en l'enrichissant de la saisie transversale des concepts et de leurs rapports de force inaugurés par la pensée fulgurante de Michel Foucauld. Ce

pour comprendre quelle était la place de l'art ce concept primordial que Zénéto, dans sa grand mansuétude avait enjoint d'explorer comme si le secret se cachait tout entier en son sein, sein malade dirais-je aujourd'hui. Mais pourquoi le concept d'art me direz-vous ? Simplement parce que Zénéto était sensible au beau et que je comprenais pas pourquoi il me disait à longueur de temps : « le bo is no bo ».

C'est donc à vingt quatre ans que je présentais mon projet de recherche au collège international de philosophie (créé par Derrida *), désireux que j'étais malgré mon absence voulue de diplôme, de rencontrer des êtres intéressés par les mêmes paradoxes que moi. Mon projet de recherche traversait le champs des sciences humaines et augurait une nouvelle façon d'appréhender l'histoire de l'art : il ne fut accepté dans son intégralité par aucun directeur de recherches. Ainsi, et malgré tous mes efforts, je venais de mettre un pied dans la folie comme j'avais manqué cette porte étroite qui est censées relier les artistes et les scientifiques. Un peu tard peut-être, je venais de comprendre que tous les planchers sur lesquels je reposais pourraient s'effondrer.

D'abord parce que j'avais été blessé dans mon orgueil de cheval ; ensuite parce que transcender Socrate, Nietzsche, Hegel, Schopenhauer, Sartre, Camus, Lévi-Strauss, Darwin, Marx et Freud... etc., avaient anéanti mes forces psychiques telle une explosion partant dans toutes les directions de la pensée, tandis qu'aucune femme, que Dieu les bénisse, ne se trouva sur mon chemin pour me sauver.

Là prenait naissance au cœur du renoncement, de la furie, des débris d'encéphale, le quatrième livre :

« *Il ou les neurones ensorcelés* ».

Livre qui fut le résultat de l'accès à l'état d'éveil, soit lorsque votre Maîtresse ne vous veut plus, vous prive d'un amour qu'elle vous a toujours donné, et que réduit à l'état de larve les pauvres hommes que nous sommes, nous devenons l'ombre de notre désir : une flèche brisée, un cœur dévoré de jalousie, qu'il faut, à tout prix, s'arracher pour l'enterrer dans une fourmière et le laisser pourrir afin de ne plus souffrir.

* qu'a dit Derrida à Lacan ? : « *dérive a* ».

Mais ce livre précisément, où le personnage central est « il », sans que soient précisés ni son nom, ni son prénom devient par là-même le personnage de tous les possibles, ce qui est précisément le cas du schizophrène.

Voici donc une définition de la schizophrénie précise : psychose caractérisée par une désagrégation psychique – ambivalence des pensées, des sentiments, poussant à une conduite paradoxale – entraînant la perte de contact avec la réalité, le repli sur soi.

Mais dans ce livre dont le sujet est plus la folie brute que la schizophrénie : car il y a dans ce vilain mot l'écueil de la folie elle-même : une folie dépouillée de sa puissance de vie, de sa magie, de son surnaturel et tout aussi bien de sa logique (les fous font preuve d'une logique souvent supérieure à la moyenne) – un vilain mot disais-je comme il nie la face cachée du monde et ses labyrinthes interdits au non initiés. Le fou étant celui bien évidemment qui méconnaît l'interdiction d'ouvrir la porte secrète. Au delà de cette porte que les gens ordinaires n'ouvrent pas, se tient le secret de la psychologie des foules manipulées par les drogues, une géographie du mal où les femmes tel du bétail sont convoyés par milliers, d'un pays à l'autre, futures chairs ayant perdu leur innocence, qu'on échange contre des armes, des devises, des organes, et qui satisfont les hommes perdus, ceux pour qui l'amour a un prix. De ce côté là du monde règne également un imbroglio architectural où le protocole est enseigné comme une injure pour les hommes fiers. Un monde où tout ce qui est trop visible recèle une dimension illicite, invisible. Puis une fausse justice passée juste pour être justice. Un monde dominé par la peur. Cependant que le schizophrène lui n'éprouve pas cette peur : il en est affranchi. C'est ainsi qu'il utilise les couloirs du temps. Mais ce ne sont là que des balivernes que tout le monde connaît, sans que jamais personne ne fasse rien.

Alors place à « *Il ou les neurones ensorcelés* » : un schizophrène, c'est un gars qu'on emmène au ski, au zoo, et qu'on tente de ne pas voir terminer à Fresnes.

Extrait de « *Il ou les neurones ensorcelés* » :



Chapitre 6

« Que ces expositions puissent être des parcours philosophiques étonnait. Les gens voyaient des hommes nus avancés en groupe vers quelques destinations inconnues. Ils voyaient les yeux des animaux refléter leur rassemblement, et se perdaient dans les formes multiples de tableaux d'inspiration africaine, asiatique ou aborigène encore, sans percevoir assez, à son goût, la même tension qui met toujours, d'une culture à l'autre, l'esprit humain en branle sur le chemin de la beauté. Ces spectateurs, encore, étaient choqués par son approche de l'homme dans son milieu moderne.

Car s'il lui répugnait de peindre les objets de la vie courante, il n'aimait pas utiliser la perspective qu'avait imaginée d'introduire dans le tableau Léonard de Vinci, afin d'élever la peinture au rang d'art majeur, en y introduisant une qualité spirituelle - il considérait pour sa part que l'homme moderne était déchu. Qu'il était devenu lui-même un objet de consommation, et qu'aucune qualité spirituelle de la représentation ne pouvait le rehausser. A la beauté du corps, dans cette autre partie de son travail, il préférait donc la représentation de la femme objet du désir sexuel monnayé, devenue prostituée, planant au dessus des villes envahies de drogue, l'esprit poursuivi par la médiocrité sociale de son origine. Sinon, il représentait des accumulations de corps, comme d'autres font des accumulations d'objets. Les êtres qu'il dessinait alors étaient

décharnés, le regard exorbité de peur et de souffrance où il les représentait morts, dépouillés de leur personnalité, devenus alors simples corps anonymes dans un charnier ainsi rabaissés à n'être qu'assemblage de cheveux, de dents et de peau, réutilisables industriellement. Mais jamais, jamais, il n'avait vendu un seul de ses sujets modernes.

Maintenant il se souvenait des préoccupations artistiques qui l'occupaient avant qu'elles ne débouchent, ou soient balayées par la folie. Afin de rendre compte du monde où il était contraint de vivre, tout en visant une vente éventuelle, il méditait depuis quelques temps deux idées qui, en lui permettant d'aborder le thème de la cité moderne, ne l'obligeraient pas à se renier. Il avait commencé à accumuler divers objets : des téléviseurs cassés, des paquets de cigarettes vides, des briquets usagés, des téléphone portables détériorés, des lunettes de soleil, elles aussi casées ; et son idée était de placer au centre de la toile, ces objets déjà consommés pour les entourer des corps nus des primitifs qu'il affectionnait. Sa deuxième idée était de saisir la société contemporaine sous son aspect festif. C'est à cette attention qu'il avait débuté son tableau à damier de la « Love Parade ». Tout avait donc un sens. Les « Drag queens » devaient y incarner l'homme féminisé, ayant perdu sa qualité de père pour devenir un jouisseur dont la sexualité ambiguë attire les homosexuels, amuse ou révolte les autres hommes et intrigue les femmes. Des jouisseurs aussi, ayant trouvé la sortie de souterrain de l'underground pour défiler au grand jour dans les rues de Paris. Sur la toile, les « Drakwins » étaient placés sous Notre-Dame, la Tour Eiffel et le Sacré Cœur. Mais ils devaient donner l'impression de pouvoir se hisser sur le même sol ; et ainsi d'être en mesure de s'approprier le symbole phallique que représente la Tour Eiffel, jadis incarnation de la splendeur industrielle, tout en semblant défier toutes représentations de la morale.

Mais tout bien considéré, ce tableau se rapprochait juste un peu de sa conception de l'homme moderne. Car à ses yeux, et sans que le phénomène puisse se réduire à la communauté homosexuelle, le nouvel Homme devait être représenté comme un homme à moitié femme, déluré en tout point, adoptant des attitudes de consommateur même en matière de sexe, et sans autre valeur en tête que celles de l'argent et du pouvoir, les contreparties de sa masculinité perdues essentielles à son bonheur.

Mais, oh combien, il aurait aimé représenter la frange de la population exclue de ce bonheur même factice ; population vouée à l'impossibilité de se raccrocher à quelque valeur que ce soit, car ne participant que du bout des yeux à la consommation des loisirs ; population victime en fait de la misère sexuelle, et de la misère tout court. Misère qui menaçait de le submerger lui-même s'il ne rétablissait pas sa situation, il en avait conscience.

Cela le ramenait à la réalité de son mal. Outre la pauvreté, un autre danger rôdait autour de sa création : la sécheresse de l'inspiration que ne manquerait pas d'engendrer la tristesse de ne pas réussir à percer dans le milieu de l'art. Ce jour là , il en était convaincu, c'est la schizophrénie qui aurait gagné la partie et aurait rongé son âme irrémédiablement, au point de rendre son art médiocre : sa folie aurait perdu sa magie surréaliste. Serait-il un fou courant nu dans les rues, et se prenant pour un président, un roi ou un super héros, pour se consoler finalement de tant de frustration ?

En cet instant, il ne concevait pas de se laisser prendre une nouvelle fois à son propre jeu de dupe. Alors qu'en était-il de l'essence de ses pouvoirs ? Certes, il se sentait plus qu'il ne se savait, sur le chemin de l'erreur, mais il ne pouvait pas encore se résoudre à l'idée que les télévisions puissent ne pas être des instruments d'une vidéo surveillance mentale organisée. Cependant, depuis qu'il avait conscience de nouveau d'être un peintre, la considération des effets de la maladie sur son art lui inspirait une nouvelle vision de lui-même. Il se considérait sous un jour nouveau. C'était comme s'il s'était accepté siamois, soit affublé d'un autre buste sorti de ses hanches et que cet autre lui-même était le réceptacle de ses souffrances et de ses frustrations. Il en concevait comme le mécanisme de sa folie. Ainsi, quand le mal ne sortait plus de ses mains, transcendé par l'art, il se déversait dans cette cavité de lui-même, cet appendice translucide, en se remplissant, qui devenait opaque ; tandis que sa première moitié disparaissait à son tour, ne demeurant visible que l'imposteur, cet autre visage qu'il se composait en poussant sa personnalité jusqu'au paroxysme alors que cet autre lui-même était celui en qui toute le monde reconnaissait un fou.

Mais, après tout, ce double tronc n'était pas comme une bosse sur le dos. On pouvait vivre avec, aussi. Qu'est-ce qui indiquait

aux autres que l'on pouvait être fou lorsqu'on ne l'était pas tout le temps ? Rien. Peut-être un quelque chose dans les yeux. A part cela, ne pouvait-il pas se risquer dehors ? Serait-il traqué pour quelque chose redevenue invisible ? Non, le monde n'est pas si mauvais, du moment que l'on sait cacher ses plaies, conclut-il. »

« Sa famille c'est à dire son père, son frère, et ses tantes avaient pris acte de son désir de ne pas retourner à l'hôpital. Mais la compréhension de ceux qui l'entouraient devenait de plus en plus incertaine, difficile et marquée par le caractère absolument délirant de celui qu'il était devenu. Son calvaire était d'avoir les nerfs tendus à l'extrême de la rupture et d'être ébranlé par l'incapacité de dire son mal ou de s'en rendre compte. Alors, tel un navire éventré, son esprit avait pris l'eau de toutes parts. S'alourdissant de rêves qui le faisaient couler en dessous du seuil de la perception des choses réelles. Maintenant il le savait il avait attention le fond de la misère.... Et qui aurait pu comprendre ce qui se passait en lui ? Lui-même avait du mal à se persuader que son comportement devait paraître étrange. D'ailleurs il oscillait entre confiance et désespoir. De plus, qu'est-ce qui ne lui paraissait pas étrange ? Une étrange volonté l'avait envahi comme un torrent de boue. Une seule envie avait résonné en lui perpétuellement au point d'être obsédante. Et cette envie avait trouvé chez ses parents une opposition irréductible. En fait, ses parents ; c'est à dire son Père, son Frère et ses tantes n'étaient plus tels qu'il les avait connus. Il semblait faire partie maintenant de ce monde étrange, artificiel, incompréhensible et hostile. Pour lui, leurs paroles atteignaient superficiellement sa raison, et souvent le blessaient au plus profond de lui. N'étaient-ils pas complices du tourment mondial ? Lui avait réussi, croyait-il alors, à faire tomber les écailles de leurs yeux. On constatait qu'il avait changé mais personne dans sa famille ne prêtait d'importance à ses apparences ou à son accoutrement, du moins le croyait-il. En fait à ses yeux ses parents étaient semblables à des automates soumis à un mécanisme auquel lui désirait échapper de toutes ses forces. Il ne voyait pas autrement son petit monde et il savait lui ce qu'il devenait en se transformant. Le monde l'avait condamné mais pas vaincu. Aussi voulait-il fuir cette résidence surveillée qu'était devenu son appartement. A ce moment là, il pensait que tout était fantastique au dehors. Et dans la rue, s'il ne savait pas pourquoi il se trouvait à tel endroit, ni d'où il venait : il faisait fi

de l'incompréhension de son entourage pour ne concentrer ses sens que vers une aspiration à la liberté totale. »

« Un dernier fil le reliait à une activité sociale dont il pouvait s'honorer. Il était surveillant de cantine et travaillait tous les midis. Avec le début des vacances d'été, le fil va se rompre, le monde qu'il côtoyait va être dispersé aux quatre coins de la France, et bien qu'il ait sa peinture, il se retrouvera dans la position délicate du chômeur, prêt à se dédoubler n'importe quand.

Car chaque midi augurait une période de trêve dans sa maladie. Il aimait être entouré de gamins de toutes origines. Les cris de joie qu'il provoquait parmi les petits, à chacune de ses apparitions, lui insufflaient une bonne giclée d'énergie. Un brouhaha remplissait le préau. On lui agrippait les jambes, des enfants sautaient dans ses bras, se pendaient à son cou. Alors, il tentait de se dégager, élevait un peu la voix. Et tout son petit monde, dans un désordre absolu se dirigeait vers la cantine.

C'était ainsi chaque midi depuis un mois. Quand il entrait dans cette école, en franchissant le hall, il se sentait raccourcir de quarante centimètres et croyait pénétrer au pays des merveilles. Il faut dire, il avait ses copains et copines, et s'entendait aussi bien avec les CP, les plus petits, qu'avec les grands de CE1 ou CM1. Après la cantine la cour devenait un lieu de récréation pour lui aussi. Les petits se mettaient en file indienne devant lui et on l'exhortait de jouer à saute grenouille. Il tenait les enfants par les mains et après que ceux-ci aient réalisé une genuflexion, il les aidait à se propulser dans les airs. Les petits adoraient ce jeu qui leur donnait la sensation de voler. Ils raffolaient également de la galipette et de l'avion. L'avion se faisait les bras tendus. D'un geste sûr, il les décollait du sol et les faisait tourner au tour de lui. Les petits criaient de joie tandis que les surveillants de cantine qui se contentaient de faire des rondes dans la cour, l'observait parfois avec un oeil curieux. Personne ne lui disait rien. Il était généreux de son temps et de son énergie avec les enfants. Cela seul comptait.

Avec les plus grands, il avait des discussions très sérieuses, des engueulades, et une partie de foot ou de basket de temps en temps. Sinon, chaque fois, il était émerveillé par ces petites personnes. Aucun n'avait atteint l'âge de l'adolescence et

pourtant certains ressemblaient déjà à des adolescents, ou du moins il croyait qu'en eux pouvait se deviner la personne qu'ils seraient plus tard. Un parmi les « durs » qui tchache à longueur de temps, il l'avait surpris une fois, sur dénonciation. Il défendait enserrer dans un mouchoir quelques fleurs jaunes et brunes qu'il se faisait une gloire d'avoir sur lui dans la cour, comme s'il avait s'agit de drogue. Celui-là serait peut-être un jour un dealer, à en constater l'irrépressible désir qui le pousse à imiter les grands de sa cité, avait-il pensé au fond de lui-même.

En rentrant chez lui, vers 14h, il fait ce qu'il fait chaque fois qu'il est dans la rue depuis sa plus tendre enfance : il ne marche jamais sur un trou, évite de se trouver dans le prolongement des angles d'immeuble, passe sous les échafaudages et, curieux, regarde les chantiers, plus bas, à travers les interstices des palissades. Il repense aux enfants dont il s'occupe et dont il entend encore les cris lorsqu'il les a quittés. Cette fois-ci, plusieurs s'étaient accrochés à ses jambes, on lui avait tiré les bras, pour qu'il ne s'échappe pas, reste encore jouer un peu. Et lui s'était extirpé de cette mêlée joyeuse pour fuir jusqu'à la sortie. Il sourit en marchant. Ce qui le surprend chez eux qui savent qui est con, qui ne l'est pas c'est l'égal traitement que se réservent filles et garçons : des coups de pied la plupart du temps. Lui ne se souvient pas d'avoir tapé beaucoup de filles quand il était en primaire. Peut-être, une fois : un coup de poing dans une poitrine, mais rien de plus. Alors que là, aussi bien quatre filles peuvent se mettre sur un garçon ou aussi bien l'inverse. Il a beau leur dire qu'on ne drague pas de cette façon : il n'y a rien à faire. Il est souvent obligé de punir. Enfin, les enfants savent ce que valent ses punitions. Ils n'ont pas peur de lui.

En ouvrant la porte du hall d'entrée de son immeuble, il se fait aussi cette réflexion que son corps d'adulte abrite un esprit incomplet. Car quoique excepté sa grande taille, il n'ignore pas qu'il vit comme un enfant, dans un univers où règne la magie. Lui aussi établit entre les choses des liens irrationnels inspirés par une pensée primitive et magique justement. Ses rêves sont plus forts que la réalité elle-même. Il rêve tout éveillé. D'ailleurs, n'était-ce pas le fruit de ses illusions que de vouloir s'installer dans cet appartement où il avait déjà habité étant petit ? N'était-ce pas vouloir tordre la réalité avec déraison que de croire que les pièces de son appartement étaient chargées du souvenir de son enfance. Quand il n'avait qu'à bien travailler à